

# ALESSANDRO PIPERNO



## Là où l'histoire se termine



LIANA LEVI



Alessandro Piperno, écrivain ironique n'aimant rien tant qu'ausculter les liens familiaux et les névroses qui en découlent.

## LÀ OÙ L'HISTOIRE SE TERMINE

ROMAN  
ALESSANDRO PIPERNO

*Un quinquagénaire hâbleur revient à Rome après des années passées en Californie. Autour de lui, l'auteur italien construit un roman virtuose.*

**IT** Observateur perspicace et narquois des choses humaines – à l'instar de Flaubert, qu'il vénère presque autant que Proust et enseigne à l'université de Rome –, Alessandro Piperno semble s'être trouvé un (anti)héros à la mesure de son ironie en la personne de Matteo Zevi, quinquagénaire plutôt content de lui, de retour à Rome après seize ans d'exil californien quand s'ouvre le roman. Il a beau descendre d'une lignée honorable, où l'on compte même un rabbin, Matteo est un voyou. menteur, baratineur, impudent, polygame. S'il a quitté l'Italie pour Los Angeles des années plus tôt, plantant là du jour au lendemain son épouse, ses enfants (Martina et Giorgio, « dommages biologiques collatéraux » de ses deux premiers mariages), son vieil ami Tati, c'est parce que la Californie, outre qu'elle est au bord de la mer et ensoleillée, lui semblait le lieu « le plus éloigné du salaud qui voulait lui faire la peau » pour une sombre histoire d'escroquerie. Son créancier ombrageux à présent décédé, revoici Matteo à Rome – une ville à son image au fond, où « tout est éblouissant et imparfait, comme ce qui est vivant, comme les gens, comme les germes » –, bien décidé à reconquérir Federica, sa deuxième épouse, et à profiter d'une manière ou d'une autre de ses enfants

désormais adultes, dont les vies ne vont pourtant pas si bien et qui se seraient assurément passés du retour du père infantile et prodigue...

C'est en écrivain virtuose de la construction narrative qu'Alessandro Piperno agence cette subtile architecture romanesque, précise et rapide, dont le centre de gravité ne cesse de se mouvoir d'un personnage à un autre – l'indélicat et désarmant Matteo, qu'on croyait la figure principale, s'avérant devoir partager la vedette avec des seconds rôles qui imposent bientôt leurs personnalités complexes et attachantes. Des liens familiaux, de leurs invariants et des métamorphoses auxquelles les mœurs contemporaines les soumettent, Alessandro Piperno a fait depuis longtemps un de ses terrains d'exploration (*Avec les pires intentions*, *Persécution*, *Inséparables*), qu'il ausculte et fouille avec ce mélange d'intelligence aiguë, d'audace, d'humour, de mélancolie secrète, qui fait de lui un des grands noms du roman européen d'aujourd'hui. Le finale inattendu qu'il donne à l'histoire de Matteo et des siens incite, plus que jamais, à scruter aussi, en ses écrits, une radiographie lucide et cuisante de notre époque.

– Nathalie Crom

| *Dove la storia finisce*, traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Batlle, éd. Liana Levi, 300 p., 21€.



## Livres&idées

**Roman.** À travers le portrait d'une famille de la bourgeoisie juive italienne, Alessandro Piperno décrit une société en perte de repères. Explosif.

### La comédie des erreurs

**Là où l'histoire se termine**  
d'Alessandro Piperno  
Traduit de l'italien  
par Fanchita Gonzalez Batlle  
*Liana Levi*, 304 p., 21 €

Seize ans que Matteo Zevi n'a pas remis les pieds en Italie. Criblée de dettes, cette crapule avait fui Rome et son créancier pour Los Angeles, laissant derrière lui sa femme et deux enfants afin d'entamer une nouvelle vie, faite de petits boulots et de remariages sans amour. Jusqu'à ce que la mort de son usurier ne l'autorise enfin à retrouver son pays, toujours fauché mais libre.

Il s'attendait à un retour triomphal. Il n'y aura pour l'accueillir que l'indéfectible Tati, ami de toujours qui a pris soin des siens pendant son absence. Un peu trop selon Matteo, à qui ne viendrait pas l'idée de le remercier, car oui, en plus d'être égoïste, irresponsable et dépravé, l'homme est terrible-

ment ingrat.

*Défaite des idéaux et confusion des valeurs. Victoire des apparences, à l'image des soirées mondaines qu'organise la belle famille de Martina, réunion de « vieux baveux » et de « femmes rafistolées ».*

C'est moins à cet énergumène que s'intéresse l'Italien Alessandro Piperno dans ce roman, le quatrième, qu'à l'impact de son retour dans la famille Zevi. La plus heureuse est sans doute la deuxième femme de Matteo, Federica, prête à digérer tous les affronts pour un peu d'attention.



Touchante Federica, sans haine ni reproches, et qui, comme les héroïnes des romans qu'elle affectionne, ne se « *résigne pas au malheur* », préférant aimer le mauvais homme que ne pas aimer du tout. Il y a aussi sa fille, Martina, née de son union avec Matteo. Une jeune femme aussi engluée dans sa thèse que dans son mariage, union d'autant plus absurde qu'elle se découvre homosexuelle. Il y a Giorgio enfin, fils issu du premier mariage de Matteo, jeune homme amer et angoissé qui refuse catégoriquement de revoir son père. Propriétaire d'un restaurant coté, il s'apprête, sans joie, à devenir père à son tour.

Le retour de Matteo agit sur leur vie comme un révélateur. Les masques si longtemps portés tombent, le vernis des habitudes craque. Plus encore que la complexité des rapports familiaux – saisis par l'auteur avec la même justesse que dans son premier roman, *Avec les pires in-*

*tentions* –, l'Italie d'aujourd'hui est au cœur de ce roman désenchanté; et à travers elle, un monde contemporain en crise, financière et surtout morale. Défaite des idéaux et confusion des valeurs. Victoire des apparences, à l'image des soirées mondaines qu'organise la belle famille de Martina, réunion de « *vieux baveux* » et de « *femmes rafistolées* ».

Les lecteurs de Piperno, auteur du grave *Persécution* (lire *La Croix du 20 octobre 2011*), le trouveront peut-être un peu moins piquant, un peu moins cruel que d'habitude. Les dernières pages les feront sûrement changer d'avis, dans lesquelles l'écrivain fait littéralement voler en éclats l'histoire, éclairant les tracas de ses personnages sous un tout autre jour – la vie comme une simple et belle « *comédie des erreurs* », résume-t-il joliment. Un nouveau monde devra se construire dans les décombres de l'ancien. Reste à savoir lequel.

**Jeanne Ferney**



## Critiques Littérature

Après avoir plaqué femmes, enfants et créanciers, Matteo Zevi leur revient. Pour faire amende honorable ? Alessandro Piperno, facétieux

# L'inconscience de Zevi

FLORENCE NOIVILLE

**A**lessandro Piperno est, selon l'expression consacrée, un conteur né. Sens du dialogue, humour à la Woody Allen, ironie féroce : toutes ces qualités lui ont valu, en France, le Prix du meilleur livre étranger pour *Persécution* (Liana Levi, 2011) et, en Italie, le prestigieux prix Strega pour *Inséparables* (Liana Levi, 2012). Pourtant, dans son nouveau roman, c'est moins de contes que de comptes qu'il s'agit. D'une histoire où chacun règle les siens, avec soi-même au moins autant qu'avec les autres.

Cela commence avec l'extinction d'une

dette justement. Une grosse somme d'argent que Matteo Zevi – un incorrigible homme à femmes ayant accumulé les mariages ratés, les investissements malheureux et les découverts bancaires – doit à un créancier à bout de patience. Face aux menaces et à la « *fureur homicide* » de ce dernier, Matteo a plaqué sa famille italienne pour partir seul, refaire sa vie en Amérique. Mais voilà qu'au bout de seize ans, apprenant la mort de son usurier, Zevi, à 57 ans, décide de revenir à Rome. Intrépide Matteo ! Il rentre sur un coup de tête. Sans penser à la façon dont la ville a changé – et en particulier ce qu'on appelait jadis la « bonne société », « *un milieu qui n'avait plus de nom à présent, ni de prestige, ni de distinction, que des stock-options et des notifications*



d'ouverture d'enquêtes judiciaire». Mais surtout, il n'a pas réfléchi à toutes ses autres dettes. Celles, immatérielles et donc ineffaçables, qu'il a envers les siens. Et qui, elles, courent toujours.

Ses enfants, en particulier, ne lui pardonnent guère son égoïsme, sa polygamie compulsive, sa désinvolture. Martina, sa fille – qui elle-même se débat dans un mariage fragile, déteste ses beaux-parents et se découvre plus amoureuse de sa belle-sœur que de son époux –, n'a guère de temps à lui consacrer. Quant à Giorgio, son fils d'un autre lit, il éprouve pour ce père « un mélange de crainte et d'anxiété superstitieuse » qui le conduit à le fuir plutôt qu'à l'affronter. Bref, il n'y a guère que Federica, sa deuxième épouse, qui, refusant de le juger, n'a jamais demandé le divorce. Et qui, à son retour, l'accueille presque à bras ouverts. « La vérité, c'est qu'elle se sentait tellement bien en Mme Zevi qu'elle supportait de partager ces avantages avec trois autres inconnues, au prix d'enfreindre la loi et de s'humilier. »

#### « L'optimisme atavique »

Impertinent, facétieux, provocateur, Piperno – qui enseigne la littérature à l'université de Rome – est surtout, dans tous ses romans, un observateur passionné des comportements humains. Un moraliste ? « Oui, confiait-il au « Monde des livres » à propos de *Persécution. Mais au sens de La Rochefoucauld ou de Diderot. Quelqu'un qui se passionne pour l'âme humaine. Pas quelqu'un qui juge.* » De passage à Paris, en octobre, il prolongeait cette idée : « Le privilège des romanciers matures, c'est que leur voix devient de moins en moins exhibitionniste. Ils se

mettent moins en avant, laissent parler leurs personnages, sont plus indulgents avec eux... »

Parce qu'ils les aiment ? Dans *Là où l'histoire se termine*, Piperno ne cache pas sa tendresse pour Matteo. Certes, il est celui qui rend les autres fous – ses enfants, en particulier, sont constamment en colère contre lui, contre eux-mêmes et contre la terre entière, sans parler de ses maîtresses et de ses créanciers... Mais qu'y peut-il vraiment ?, se demande Piperno. « Cette irresponsabilité, cette inconscience sont dans ses gènes. Il a en quelque sorte l'optimisme atavique. » Imperceptiblement, au fil du livre, notre regard change sur cet homme. Au point qu'on finira par se demander – avec Giorgio, après le coup de théâtre des dernières pages – s'il est aussi mauvais bougre qu'il en a l'air. « Matteo Zevi n'était peut-être pas un homme aussi méprisable que ça. Il avait le tort d'avoir mis des enfants au monde, c'était tout... »

« J'adore les écrivains qui tiennent les conventions en respect », confesse Piperno. Il fallait un certain courage pour écrire, même sur le ton de la comédie, cette ode à un jouisseur égoïste et inefficace mais heureux. Un homme qui ne se sent pas coupable, qui n'a jamais peur. Qui suit simplement son instinct. Même Federica-la-parfaite finit par s'interroger. « Pourquoi imposer à sa fille le sens du devoir qui avait déjà détruit sa propre vie ? Qu'y avait-il de tellement héroïque à faire toujours et en toutes circonstances ce qu'il fallait ? » ■

**LÀ OÙ L'HISTOIRE  
SE TERMINE  
(Dove la storia finisce),  
d'Alessandro Piperno,  
traduit de l'italien  
par Fanchita  
Gonzalez Batlle,  
Liana Levi, 304 p., 21 €.**



# LIVRES

## ROMANS

**ALESSANDRO PIPERNO**

**LÀ OÙ L'HISTOIRE  
SE TERMINE**

Traduit de l'italien par  
Fanchita Gonzalez Batlle.  
Liana Levi, 304 pp., 21 €.



Est-ce bien raisonnable qu'une femme attende le retour d'un homme pendant seize ans ? Frederica l'a fait. Fille de la grande bourgeoisie juive romaine, dans sa jeunesse elle est tombée amoureuse de Matteo, séducteur et malhonnête. Il avait des « *manières expansives et joyeuses* », il débordait de vie, elle oublia ses défauts. Matteo rentre enfin d'un exil à Los Angeles : celui auquel il devait tellement d'argent est mort, la place est libre. Le texte digresse régulièrement vers le passé de ses personna-

ges. Ils sont typiques du monde d'Alessandro Piperno, romancier italien né en 1972 et professeur de littérature. Ses tableaux de mœurs mettent en scène des bourgeois aisés à la biographie compliquée, parce qu'ils se la compliquent eux-mêmes. Le monde de Piperno est souvent comparé à celui de Woody Allen, sauf qu'il fait planer une nonchalance absente des films du réalisateur. Dans le roman qui nous occupe, Noel se prépare, un voyage en Orient Express est envisagé, l'atmosphère est inquiétante. **V.B.-L.**



## AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par **Éric Neuhoff** [eneuhoff@lefigaro.fr](mailto:eneuhoff@lefigaro.fr)

# L'humour vache de Piperno

**L** NE MANQUAIT PLUS que lui. Ils étaient tellement bien sans lui. Seize ans qu'il avait disparu en Californie pour fuir ses débiteurs. Matteo revient à Rome.

Dans la famille Zevi, il fait figure de mistigri. Plus personne n'en veut. Ses enfants l'évitent. Sa fille Martina accepte de lui parler, à intervalles très irréguliers. Son fils Giorgio a tiré un trait. Il n'y a que sa femme, Federica, qui n'a jamais divorcé. Elle n'a pas choisi l'homme de sa vie.

Tout cela gravite dans un milieu aisé. On sent pourtant que ça n'est plus ça. Quelque chose s'est brisé. La dolce vita appartient aux livres d'histoire. Les générations se succèdent sans se comprendre; elles commettent les mêmes erreurs. Qu'on soit juif ou communiste, ce monde a décidément une allure étrange.

Les couples se déchirent dans des appartements trop modernes. Le fugitif parcourt la ville à scooter, comme dans un film de Nanni Moretti. « Rome avait vieilli plus vite que lui. » Une des héroïnes n'est pas insensible au charme de sa belle-sœur. Elle la bombarde de SMS. Un dîner est prévu avant Noël dans le fameux restaurant Orient-Express. Il y a une visite chez le gynécologue, des disputes en voiture, des soirées solitaires devant la télévision. La vodka aide à supporter les déceptions de l'âge adulte.

Piperno pratique un humour cinquant, considère la société avec un œil à la Sorrentino. La dernière partie explose au visage. Le tumulte de l'époque s'y résume au milieu des gravats, dans la fumée des incendies. Il y aura des morts. L'auteur s'accroche aux branches d'un arbre généalogique. La famille, il n'y a que ça de vrai. Tous les romans viennent de là.

Le texte est plein de mots de passe qu'on s'échange entre proches. Le mari volage cite la fin de *Nos plus belles années* à son épouse délaissée: « Tu n'abandonnes jamais, hein ? » Benny, l'excentrique belle-sœur est présentée comme quelqu'un qui préfère McCartney à Lennon, *Un jour rêvé pour le poisson-banane* à *L'Attrape-cœurs*. On voit tout de suite le genre. À quoi reconnaît-on une femme qui n'aime plus - mais alors plus du tout - son conjoint ? Elle dit: « Je ne supporte même plus sa façon d'enlever sa chemise. » Le diable se cache dans les détails. Ces pages en fourmillent. On les lira en terrasse, en profitant de l'été finissant, un verre de Spritz à la main.

### LA OÙ L'HISTOIRE SE TERMINE

D'Alessandro Piperno,  
traduit de l'italien  
par Fanchita Gonzalez Battle,  
Liana Levi, 300 p., 21 €.



Plus personne n'en veut. Ses enfants l'évitent. (...) Il n'y a que sa femme, Federica, qui n'a jamais divorcé





## ÉTRANGER

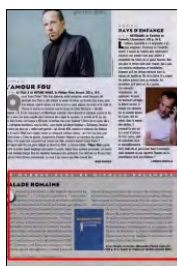
## Le retour du père indigne

**LÀ OÙ L'HISTOIRE SE TERMINE**, PAR ALESSANDRO PIPERNO, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FANCHITA GONZALEZ BATLLE, LIANA LEVI, 304 P., 21 EUROS.

☆☆☆☆ Ceux qui ont lu le diptyque, « Persécution » et « Inséparables », où Alessandro Piperno mettait en scène avec une férocité remarquable les petites de machos obsédés par le succès vont être surpris par son nouveau roman. Si son champ d'investigation – la bourgeoisie juive romaine – est identique, et s'il ne renonce pas à la causticité qui le caractérise, Piperno fait ici preuve d'une tendresse inhabituelle pour ses personnages. Ce changement de registre sert la cause de figures féminines qu'il dit « *ne pas avoir la force de juger* » mais dont il fouille la psyché avec la maestria qu'on lui connaît. C'est le retour inopiné de Matteo

Zevi à Rome, seize ans après avoir fui jusqu'en Californie un usurier menaçant en abandonnant derrière lui sa famille, qui va provoquer une série de déflagrations. Federica, sa deuxième épouse (Matteo en est à sa quatrième) qui n'a jamais voulu divorcer et qui lui reste malgré tout attachée, va s'employer à réconcilier avec leur père Martina, leur fille, mariée à un bourgeois immature et tentée par l'homosexualité, et Giorgio, fils d'un premier lit, obsédé par la réussite et en passe de devenir père à son tour. Elle y parviendra, au prix d'un inimaginable sacrifice.

**VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND**



## LE MARQUE-PAGE DE NICOLAS UNCEMUTH

**SALADE ROMAINE**

**P**ourquoi les femmes sont-elles toujours déçues par les hommes ? » C'est vrai ça, pourquoi ? Alessandro Piperno a le don de poser les questions qui fâchent. Encore méconnu en France, cet Italien spécialiste de

Proust a été traduit pour la première fois chez nous en 2006 : *Avec les pires intentions* était un roman cinglant sur la bourgeoisie romaine. Puis est arrivé son grand diptyque, *Persécution et inséparables*, dans lequel un père de famille, avocat reconnu, est accusé de viol et entame une longue descente aux enfers. Piperno a beau adorer Proust, son maître est de toute évidence Philip Roth. Humour juif haut en couleur, ironie corrosive, acuité dérangeante, l'auteur passe au



Kärcher les grands mythes du couple et de la famille. Il remet le couvert avec *Là où l'histoire se termine*, qui voit un fanfaron italien digne de Gassman dans le film du même nom, de retour des Etats-Unis fauché comme les blés, retrouver l'une

de ses ex-femmes et provoquer le rejet immédiat de son fils, à la tête d'un restaurant huppé, comme de sa fille en couple avec un jeune bourgeois idiot. Tout cela va de mal en pis, bien sûr, jusqu'à une fin dantesque. Curieusement, on ne cesse de rire face à ces désastres : la plume ultrabrillante de Piperno est bien trop maligne et méchante pour tomber dans l'atermoiement.

***Là où l'histoire se termine*, d'Alessandro Piperno, Liana Levi, 304 p., 21 €. Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Batlle.**



## Le père prodigue

À travers le retour de Matteo qui va provoquer bien des remous, ALESSANDRO PIPERNO poursuit son auscultation de la bourgeoisie romaine contemporaine. Quand les petites histoires rencontrent la grande.

DANS LA FAMILLE ZEVI aux ancêtres émérites, sortons la carte du père, Matteo, avec ses quatre femmes, deux mariages et ses deux enfants. Ajoutons-lui une dette impossible à rembourser qui l'a obligé à rejoindre le soleil californien. Son créancier fraîchement mort, Matteo s'autorise à rentrer au pays pour retrouver les siens. Au centre, Federica, son ex-femme, qui depuis son départ n'a cessé d'espérer. Elle ne demande qu'à être de nouveau conquise. Martina, sa fille en pleine crise existentielle, montre beaucoup de réserve envers son géniteur. Quant au fils, Giorgio, futur papa, c'est le rejet total. Mais l'égoïste charmeur qu'est Matteo ne saurait s'en laisser conter. Dans cette comédie sentimentale gaie et grave, très allenienne, made in Rome, Piperno observe avec malice ses personnages évoluer, funambules fragiles oscillant sur leur fil temporel passé-présent-futur. Jusqu'à que l'Histoire, dans une fin bouleversante, s'en mêlera. Toujours aussi généreuse mais plus tendre, l'écriture de Piperno fait mouche. Elle nous divertit, nous faire rire autant qu'elle nous interpelle et nous émeut profondément. Sous l'œil pertinent et charmant de cet auteur atypique, invitez-vous à la table des Zevi. Plaisirs garantis.

Par CHRISTOPHE AIMÉ Librairie M'Lire Anjou (Château-Gontier)



Alessandro Piperno  
**Là où l'histoire se termine**  
Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez-Batlle  
Liana Levi  
296 p., 21 €

► Lu & conseillé par  
V. Ohanian  
Lib. Masséna  
(Nice)  
L. Pauliac  
Lib. Livresse  
(Villeneuve-sur-Lot)  
P. Mériaux-Martin  
Lib. Le Porte-plume  
(Saint-Malo)



## ROMANS ÉTRANGERS

# Rome, ville ouverte

**Alessandro PIPERNO**  
Alors qu'il s'en était sauvé  
seize ans plus tôt, Matteo est  
de retour dans sa ville natale !



**L**es tourments de la famille et du couple, Alessandro Piperno les dis-sèque comme personne. Disciple de Philip Roth et de Mordecai Richler, l'Italien a prouvé son talent satirique en signant des romans aussi mordants qu'*Avec les pires intentions* ou le diptyque formé par *Persécution* et *Inséparables* (qui lui a valu le prix Strega). On retrouve toute sa verve dans le féroce *Là où l'histoire se termine* – où il est bien entendu question de famille et de couple ! Au cœur du livre, il y a Matteo Zevi. Un personnage âgé de 56 ans, haut en couleur, que son créateur présente comme « un immoraliste d'âge mûr, sans scrupules, polygame, irresponsable dans son optimisme,

dépravé juste ce qu'il faut ». Criblé de dettes, Matteo a un jour acheté un aller simple pour Los Angeles avec le chèque destiné à sa pension alimentaire. Aujourd'hui, c'en est fini d'un exil qui l'a vu enchaîner les petits boulots et se marier moyennant finance à une petite Française « avec des vellétés artistiques ». Le voici à Rome en homme libre. Avec le fol espoir que le meilleur ne va pas se faire attendre. Un retour qui provoque, on s'en doute, des réactions diverses auprès des siens. Affûté comme jamais, Piperno fait une nouvelle fois mouche. **A.F.**

★★★ *Là où l'histoire se termine (Dove la storia finisce)* par **Alessandro Piperno**, traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Battle, 304 p., Liana Levi, 21 € En librairie le 31 août.



# Bris de Botte

**Là où l'histoire  
se termine**

d'Alessandro Piperno  
(Liana Levi)

**C'**EST le coup du père prodigue, d'un vieux beau italien, un poil immoral, qui s'est exilé seize ans durant du côté de Los Angeles. Après quatre mariages et quelques enterrements (dont celui de son principal créancier), Matteo Zevi, héritier d'une vieille famille juive, vient reconquérir Rome et les siens. Résumé ainsi, ce roman pourrait relever d'un mélo dégoulinant comme un *gelato* sur une main de *bambino*, alors qu'il s'agit d'un épatant bouquin de rentrée.

Changement de cap au bout de quelques pages : cette grande gueule de Matteo s'efface. Ce n'est pas lui que Piperno met en scène. Ce sont ceux qu'il est venu retrouver : de l'ami de toujours à la femme

éperdument amoureuse en passant par les deux grands enfants, faussement casés et rangés. Le retour de l'« *ange exterminateur* » va révéler à chacun leur propre fragilité.

Souvent drôle et ironique, expert en contre-pieds, Piperno décrit une « *bonne société qui n'avait plus de nom à présent, ni de prestige, ni de distinction, rien, que des stock-options, des notifications d'ouverture d'enquêtes judiciaires, quelques mauvais pressentiments de caste* ». Avec elle, quelque chose « *se termine* » en effet. Et ce n'est pas seulement à leur « *histoire* », mais à « *l'Histoire* », qu'à la toute fin du roman Matteo et les siens ne vont pas échapper, celle du terrorisme qui ravage le quotidien de nos sociétés européennes.

**D. H.**

● 304 p., 21 € Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Batlle.



# Matteo est revenu



Alessandro Piperno

31 août > ROMAN Italie

**Avec son quatrième roman, Alessandro Piperno confirme qu'il est bien l'immoraliste tendre et ironique de la bourgeoisie romaine et juive contemporaine.**

Matteo est de retour. Et ce n'est une bonne nouvelle que pour lui. Matteo Zevi. La cinquantaine égarée, le charme d'un diable dont la séduction se composerait d'abord du souvenir de celle que sa jeunesse exerçait, quatre femmes, deux enfants, un prince paresseux dont l'adaptation au monde lui paraît moins grave que celle que le monde semble entretenir à son égard. Fils d'une respectable famille romaine ayant compté en son sein avocats, philosophes, scientifiques et rabbins, Matteo, ayant contracté une dette dont le remboursement s'avère impossible, a dû quitter précipitamment l'Italie et rejoindre la Californie pour fuir son créancier. A la mort de celui-ci, seize ans et deux mariages plus tard, le voilà de retour, plus charmant et inconséquent que jamais. Un peu vieilli certes, toujours odieux d'égoïsme et de charme mêlés, mais décidé à prouver que pour des hommes tels que lui le temps, après tout, ne passe pas vraiment. Sa deuxième femme, Federica, ne demande qu'à s'en laisser convaincre. Son meilleur ami, Tati, en est déjà persuadé. Ses enfants, Giorgio, né d'un premier lit, et Martina, fille de Federica, semblent plus circonspects. En fait, son fils, qui s'apprête à devenir lui-même père, ne veut plus le voir, et sa fille, elle-même aux prises avec une grande confusion personnelle et le trouble qu'elle ressent à propos de sa belle-sœur, Benedetta, sœur de son jeune mari, n'accepte de lui parler qu'avec réserve et un sentiment dont il peine à s'avouer qu'il n'est qu'indifférence... Qu'importe, Matteo est l'un de ces hommes pour qui le réel doit se plier à l'idée qu'il en a et tout devra bien se passer. Bien entendu, ce ne sera pas si simple.

Cette comédie sentimentale, amère, mélancolique, furieusement drôle et contemporaine à la fois, c'est donc *Là où l'histoire se termine*, le quatrième roman d'Alessandro Piperno. Depuis *Avec les pires intentions* (Liana Levi, 2005) en passant par le diptyque *Persécution* et *Inséparables* (Liana Levi, 2011 et 2012), Piperno ne chante que dans son arbre, dont les branches maîtresses seraient Rome, la judéité, la bourgeoisie et l'histoire contemporaine (et comment aussi, rien de tout cela ne marche plus très bien). Au fond, rien d'étonnant à ce que ce grand lecteur de Proust compose à sa façon une *Recherche* dont le volet d'aujourd'hui, tout en restant fidèle à ces obsessions premières, surprendra par un ton nouveau, une tendresse pour les personnages qui n'a pas toujours été au rendez-vous des livres précédents. Bien sûr, le propos reste grave (et même finalement assez désespéré) et son ambition élevée. Il sera beaucoup question, comme toujours chez Piperno, des pères et des enfants, de la danse de mort que les uns prodiguent aux autres, au-delà, des aléas de la famille et de la transmission, des héritages que l'on ne peut refuser tout à fait. Et plus encore de terres promises et de terres à jamais perdues, de l'errance sans fin des chassés du paradis. En somme, Alessandro Piperno, magnifique écrivain, très singulier dans le paysage littéraire italien qui tend parfois à lui préférer plus sentencieux, écrit avec la verve d'un Mordecai Richler des contes métaphysiques à la Bellow. Ce n'est pas donné à tout le monde et c'est magistral. **Olivier Mony**

**ALESSANDRO PIPERNO**  
**Là où l'histoire se termine**  
**LIANA LEVI**  
TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR FANCHITA GONZALEZ-BATTLE  
TIRAGE : 10 000 EX.  
PRIX : 21 EUROS / 304 F.  
ISBN : 978-2-86746-941-1



Alessandro Piperno. PHOTO DR

# Feue la dolce vita

## Alessandro Piperno

Fils de Proust et Woody Allen, il poursuit son entreprise de dérision sur un monde finissant

Matteo Zevi est de retour. La cinquantaine égarée, le charme d'un diable, quatre femmes, deux enfants, un prince paresseux dont l'inadaptation au monde lui paraît moins grave que celle que le monde semble entretenir à son égard. Voici quelques an-

nées, Matteo a dû, pour de sombres histoires d'argent, quitter précipitamment l'Italie et rejoindre la Californie. Seize ans et deux mariages plus tard, le voilà de retour, plus charmant et inconséquent que jamais. Un peu vieilli certes, mais décidé à prouver que, pour des hommes tels que lui, le temps ne passe pas vraiment.

Sa deuxième femme, Federica, ne demande qu'à s'en laisser convaincre. Ses enfants, Giorgio (qui s'apprête à devenir père à son tour) et Martina (un peu confuse depuis qu'elle s'est découverte folle amoureuse de sa belle-sœur. . .) semblent plus circonspects. Qu'importe, Matteo est l'un de

ces hommes pour qui le réel doit se plier à l'idée qu'il en a et tout devra bien se passer.

### Crépuscules tordus

Or donc, Marcel Proust et Woody Allen ont eu un fils. Il vit à Rome et écrit peut-être les plus poignants et drôles des romans de ce temps. De « La Recherche », Alessandro Piperno a retenu le goût des mondes finissants, des crépuscules tordus ; du cinéaste américain, plus encore que l'humour juif, l'obsession des pères et des enfants, de la danse de mort que les uns prodiguent aux autres.

Depuis 2005, et un magistral « Avec

les pires intentions », Alessandro Piperno ne chante que dans son arbre, dont les branches maîtresses seraient Rome, la judéité, la bourgeoisie et l'histoire contemporaine (et comment, aussi, rien de tout cela ne marche plus très bien). C'est plus que jamais le cas dans cet enthousiasmant « Là où l'histoire se termine », son quatrième roman – le plus beau ?

**OLIVIER MONY**

★★★★★

« Là où l'histoire se termine », d'Alessandro Piperno, traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Battle, éd. Liana Levi, 300 p., 21 €.



# “IL N’Y A PAS DE TRAGÉDIE QUI NOUS TRAUMATISE POUR TOUJOURS”

**FOURMIS** Écrivain phénomène en Italie, où il a remporté l'équivalent du prix Goncourt, Alessandro Piperno vient de publier, en France, son nouveau roman, *Là où l'histoire se termine*, où la futilité de la vie moderne croise l'horreur des attentats. Un résumé de l'époque? Attention spoiler.

PAR LUCAS DUVERNET-COPPOLA  
ILLUSTRATION: CÉLIA CALLOIS POUR SOCIETY

Votre livre évoque en creux les attentats qui touchent ces derniers temps l'Europe. Et vous l'avez écrit, dites-vous, avant le 13 novembre 2015. C'est la deuxième fois que vos écrits sont dépassés par la réalité, puisque la critique française avait cru lire dans l'un de vos précédents romans l'annonce de la chute de DSK. Vous voyez l'écrivain comme une sorte d'oracle, qui sentirait les choses avant qu'elles n'arrivent? On a les antennes allumées, oui. Mais il faut distinguer la chronique littéraire de la littérature. Avec les années, les faits prophétiques disparaîtront: seul restera le livre. Parfois, j'ai la sensation que ce type de lecture finit par dénaturer les écrivains. Kafka est un cas emblématique. Quand on parle de lui aujourd'hui, on en parle comme de quelqu'un qui a anticipé l'holocauste, la mécanisation bureaucratique, etc. Mais ce sont des grilles de lecture un peu mesquines, parce qu'elles nous font passer à côté de son génie absolu, du fait qu'il était avant tout un écrivain très sophistiqué et très ironique. Quand je pense à Kafka, je pense à Buster Keaton ou Charlie Chaplin, pas à un camp d'extermination.

**On prend la littérature trop au sérieux?**  
Non. On ne la prend pas assez au sérieux, justement, et c'est ça le problème. On traite de plus en plus l'art comme s'il s'agissait d'un fait politique. Si, par exemple, un livre de Jonathan Franzen sortait là, tout de suite, on dirait: *'Franzen dénonce l'Amérique de Trump!'* Mais si c'est ça le but, mieux vaut écrire un essai. Franzen ferait même mieux de tuer Trump directement. Ce serait plus efficace. Dans 30 ans, quand on lira, ce que j'espère, les livres de Franzen, se souviendra-t-on de qui était Trump? Peut-être pas. Quand je lis aujourd'hui

*Le Rouge et le Noir*, est-ce que je me souviens de la Restauration en France? Non. Quand je lis *L'Éducation sentimentale*, est-ce que je me souviens de Napoléon III? Non. La littérature a une vie plus longue que la chronique littéraire.

**Mais dans votre roman, par exemple, l'arrivée des attentats fait forcément penser à ce qui se passe dans le monde en ce moment. C'est impossible de ne pas penser à l'actualité internationale en le lisant.** Sans aucun doute. Le lecteur a tout à fait le droit de mélanger sa vie, ses émotions, ce qui se passe à ce qu'il lit. Ce que je dis, c'est que si dans 20 ans on lit encore ce livre avec ce regard, on ne ressentira plus d'émotions parce que ce qui se passe en ce moment sera terminé, et alors le livre ne vaudra plus rien. C'est pourquoi il faut qu'il y ait une sorte d'autonomie du roman, que le fait divers et l'actualité n'ont pas. Je vais vous donner un exemple: j'ai beaucoup aimé *American Psycho*, de Bret Easton Ellis. C'est un livre qui, objectivement, appartient à une époque, celle du New York des années 80 et des yuppies. Cette histoire de *serial killer* est comme une grande métaphore de Wall Street. Mais au-delà de cette métaphore qui fonctionne, et qui a contribué au succès de ce livre, reste le fait que dans 300 ans, personne ne saura







plus qui étaient les yuppies, et on aura perdu la trace de Reagan. Et alors: est-ce que ce livre saura m'émouvoir comme m'émue encore *Le Rouge et le Noir* aujourd'hui? C'est ça, la question.

Votre livre commence comme une comédie bourgeoise et finit de manière tragique, dans un attentat sanglant, sans qu'on s'y attende un seul instant. Pourquoi ce choix? Certains critiques m'ont dit que l'attentat dans le livre est comme un *deus ex machina*, un stratagème narratif, qui ne marche pas pour une raison simple: je n'ai pas préparé suffisamment le lecteur à l'événement. On m'a alors dit que c'était gratuit. Mais je joue là-dessus. Parce que en vérité, on ne vit pas en guerre. On vit des petites vies, avec des petites histoires romantiques, des petites histoires d'argent, des petites choses. Et quand la tragédie arrive alors, d'un coup, tout change. Sans qu'on y soit préparé. Nos vies sont ainsi. L'histoire entre en jeu à l'improviste, et soudain nous voilà plongés dans la tragédie.

Vous dites que tout change avec les attentats, mais vous écrivez également qu'au fond, rien ne change vraiment. C'est une thématique que l'on retrouve souvent dans vos livres, ces moments où l'on réalise, alors que tout aurait dû changer, que plus rien ne devrait être comme avant, qu'en fait, tout est quasiment pareil. C'est ainsi. J'avais des amis israéliens qui, à une époque, envoyaient leurs enfants à l'école dans deux autobus différents. De telle sorte que s'il y avait un attentat, un seul mourrait. Quand on m'a dit ça, ça m'a semblé énorme. Comment tu peux tolérer quelque chose comme ça? Mais en y repensant aujourd'hui, je me dis: pourquoi pas? Il n'y a rien à quoi l'on n'est pas disposé à s'habituer. Je suis venu à Paris quelques mois après les attentats du 13-Novembre. J'avais trouvé une ville militarisée. Maintenant, tout est redevenu comme c'était il y a cinq ans. On est comme des fourmis que l'on brûle. Pendant un court moment, une partie de la fourmilière ne sera plus colonisée. Mais il suffit d'attendre quelques jours, les fourmis reviennent toujours. On est faits ainsi: il n'y a pas de tragédie qui nous traumatise pour toujours. Tous les discours rhétoriques que l'on fait – *'plus rien ne sera jamais comme avant'* –, ce sont des conneries. On est comme on était il y a cinq ans. En vérité, tout ce grand bavardage dont les hommes ont besoin après un fort trauma, c'est une sorte de grand rite, avec un grand enterrement, une façon pour nous d'exercer un contrôle sur les choses. Mais cela ne sert à rien d'autre.

Le climat actuel change-t-il quelque chose dans votre approche de la littérature? Vous ressentez une urgence d'écrire? Je dirais non, du point de vue général. Mais un écrivain est très inspiré par les contrastes. Les grands écrivains ont toujours écrit sur la guerre. D'Homère à

Tolstoï, en passant par Stendhal, Primo Levi. La guerre, le conflit, l'horreur, sont une grande source d'inspiration pour qui fait ce métier. On vit dans un monde terrible, mais excitant. Plus excitant que le monde dans lequel j'ai grandi. Je considère l'époque dans laquelle je vis, du point de vue artistique, comme une opportunité.

Dans votre livre, vous décrivez la façon dont tout le monde, après un attentat, revendique le fait de connaître une victime, transformant ainsi 'une métropole en un village minuscule peuplé d'oncles, de cousins et de connaissances'... Chacun de nous perçoit une forme d'héroïsme

à se sentir impliqué dans quelque chose de tragique qui a eu lieu et a bouleversé nos consciences. Comme si le fait d'être impliqué dans la tragédie te donnait des galons, de l'importance. Après le 13-Novembre, j'ai des amis parisiens qui m'ont dit: *'Dis-toi que ma fille a failli aller à ce concert.'* Ce n'était pourtant pas Pink Floyd qui jouait ce soir-là. Mais c'est comme si tout le monde avait failli aller à ce concert.

C'est ça, la dernière chose que vous avez apprise des hommes? La douleur n'est pas militante. Je n'ai pas une grande opinion du genre humain. Je n'en ai jamais eu. Il y a cette scène terrible dans *À la recherche du temps perdu*, de Proust. Pendant la Première Guerre mondiale, malgré les rationnements, Madame Verdurin peut encore se permettre de manger, car elle est riche. Le matin, elle boit un café au lait, trempe son croissant dedans, tout en lisant les noms de tous les morts qu'elle connaît en s'émouvant, et en éprouvant un certain plaisir. Parfois, j'ai la sensation que l'on est tous des Madame Verdurin.

On regarde la télévision, on voit ces choses effrayantes, mais on est là, avec des amis, et on mange. Un peu émus, un peu terrorisés, un peu ignares, mais secrètement, il y a aussi le plaisir d'adhérer à ce terrible banquet. Un ami israélien m'a raconté quelque chose récemment. Il y a quelques années, Israël a joué un match de qualification pour la Coupe du monde de foot. Match décisif – qu'ils ont perdu, si je ne me trompe pas. Bref, le pays s'arrête complètement pour regarder cette rencontre à la télé. Et pendant le match, un attentat a lieu à Tel Aviv. La télévision israélienne interrompt la diffusion de la partie pour montrer les images de l'attentat. Mais les Israéliens sont tellement habitués aux attentats, ils en ont tellement marre, qu'ils appellent, indignés, la chaîne de télé en disant: *'Montrez-nous le match!'* Alors, ils ont divisé l'écran en deux. D'un côté le foot, de l'autre les images du drame. Cela me semble une allégorie extraordinaire du monde. D'un côté la vie, de l'autre la mort. Le fait est que tout le monde veut vivre, mais on ne peut pas faire comme si la mort n'était pas là.

Au-delà de la seule question des attentats, *Là où l'histoire se termine se passe, comme vos autres romans, à Rome, dans le milieu d'une certaine bourgeoisie juive. Vous avez déclaré que c'était cela votre milieu, et que vous ne pouviez pas trop vous en éloigner. On ne peut pas écrire sur quelque chose qui est trop loin de nous?* John Cheever est un écrivain que j'aime beaucoup. Il a écrit des nouvelles qui se passent à Rome. Et ces nouvelles sont horribles, parce qu'il parle de quelque chose qu'il ne connaît pas, d'un milieu qui ne lui appartient pas. Selon moi, les grands romanciers sont provinciaux. Faulkner, par exemple. Ses histoires se passent dans quelques comtés du Sud des États-Unis. Mais comme il est un grand écrivain, elles assument une respiration universelle. Proust a une expression que j'aime beaucoup, il parle de *'patrie intérieure'*. Chacun de nous a une patrie intérieure, et on ne



peut pas en sortir. Si Proust avait écrit un livre à la Zola, ça n'aurait eu aucun sens. Proust est Proust. Il écrit donc sur le faubourg Saint-Germain, la haute société parisienne de la Belle Époque. On a tous un petit espace. Je me méfie des écrivains qui écrivent sur tout.

**Vous évoquez aussi dans votre livre, à propos de Rome, cette nouvelle mafia qui gangrène la ville et que le procès appelé 'Mafia Capitale' a récemment mise en lumière.** Il y a depuis quelques années, à Rome, une sorte de dégénération de la population. C'est devenu une ville où il ne faut pas se disputer si quelqu'un se révèle incorrect en voiture, parce qu'il pourrait sortir avec un pistolet. Rome est en train de devenir un western. Et il y a cette nouvelle humanité qui a envahi la ville et fait qu'il n'y a plus un restaurant qui ouvre qui soit blanc comme neige. Mais en même temps, Rome n'a jamais été une ville bourgeoise. Elle a toujours été avant tout une ville de va-nu-pieds où, par ailleurs, une bourgeoisie existe. À Paris, tu reconnais les lieux bourgeois. À Rome, tout est plus mélangé. C'est terrible pour qui y vit. Mais c'est passionnant pour qui écrit.

**Un marécage?** Un marécage. Ce qui me fascine chez vous, c'est que la France est un pays profondément classique, comme l'est l'Angleterre. Il y a une séparation nette entre ceux qui vont bien et ceux qui vont mal. Entre ceux qui font les bonnes études et les autres. Ceux qui vivent au centre et en banlieue. En France, si tu vis à tel endroit et que tu fais telle école, c'est comme si ton destin était déjà accompli. À Rome, ce n'est pas comme ça. Même dans un immeuble bourgeois, tu peux avoir des gens pauvres, qui ont tout perdu. Ou alors, dans un quartier périphérique, tu vas trouver des gens bien plus riches que dans le centre. Certaines résidences horribles cachent en leur sein des appartements très luxueux.

**Vous ne vous dites jamais, quand vous écrivez, que tout a déjà été raconté?** La vie d'un écrivain a des avantages: tu es payé pour écrire, cela t'apporte des satisfactions narcissiques. Mais cela tend aussi à une forme de cyclothymie, le passage d'une humeur à une autre. Dans les moments de *down*, tu as la sensation de faire un travail qui n'a aucun sens. Au fond, pourquoi j'écris? Parce que je ne peux pas faire sans. Ce que j'écris changera-t-il quelque chose? Révolutionnera-t-il quelque chose? Je ne sais pas, et ce n'est pas à moi d'en juger. Quel sens cela a d'écrire des romans? C'est l'une des rares choses qui me font me sentir vivant, voilà.

**Et comment le vivez-vous au quotidien?** J'ai débuté avec un livre qui a eu un énorme succès en Italie, *Avec les pires intentions*. J'ai eu beaucoup de mal à écrire celui d'après, *Persécution*. Je me rappelle qu'à cette époque, je me lamentais sur mon sort, je parlais continuellement des grands écrivains: Flaubert, Baudelaire... Jusqu'à ce que ma compagne me dise une phrase qui m'a sauvé. Elle m'a dit: *'Tu n'es pas Flaubert. Quelqu'un t'a peut-être fait croire que si, mais tu n'es pas Flaubert. C'est important que tu saches que tu n'es pas lui.'* Ça m'a fait mal, d'abord. Mais c'est vrai. Je suis Alessandro Piperno. Je suis très loin du talent de Flaubert, mais voilà qui je suis.

**C'est facile d'avoir du recul sur soi-même quand on est l'objet d'éloges et que l'on reçoit des prix?** Vous savez ce qu'a répondu Woody Allen à la question *'Qu'éprouvez-vous en sachant que vous resterez dans l'histoire??'* Il a dit: *'Je préférerais largement rester dans mon appartement de l'Upper East Side.'* ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR LDC

**Lire:** *La ou l'histoire se termine*, d'Alessandro Piperno (Liana Levi)



SO FOOT \_ ENTRETIEN

Considéré comme l'un des auteurs majeurs de sa génération, **Alessandro Piperno** a remporté en 2012 le Premio Strega, l'équivalent du prix Goncourt en Italie. Mais quand on lui demande de se présenter, il préfère se définir avant tout comme supporter de la Lazio. Un fan qui tient à préciser qu'il "ne pige rien au foot" : *"Je suis un vrai incompetent, et le supporter compétent m'énerve énormément –celui qui te parle de 4-3-3 et de 4-4-2. Je trouve que c'est un truc d'Américains, ces statistiques. Ce sont des conneries."* Interview sans chiffres, avec des lettres.



# Alessandro Piperno

**"Le foot annule tout principe moral"**



**Pourquoi aimez-vous le football?**

Dans le foot, il est question de supporter. Ce qui est ma passion. Supporter, c'est un comportement à la fois partisan et malhonnête. Dans tous les autres domaines de la vie, je ne suis jamais partisan. Politiquement, je suis très équilibré, et puis je ne juge jamais les autres. Les seuls moments où ma bestialité s'exprime sont des moments de foot. Le foot annule tout principe moral. Je m'y sens donc très à l'aise. Le football fait partie, pour moi, de cette magie qu'est l'amitié virile. Quel que soit le moment où joue ton équipe, que tu regardes le match au stade ou chez toi avec des amis, un cercle privilégié se recrée. Un cercle où tu peux t'abandonner à des flatulences, de la nourriture de piètre qualité, comme si, d'un

coup, tu redécouvrais ta vraie nature bestiale. C'est une nécessité morale, de temps à autre, d'être bestiaux, injustes, partisans, incorrects, enthousiastes. Moi, par exemple, je ne suis jamais enthousiaste. Ma compagne me le fait d'ailleurs remarquer. Elle me dit que les seuls moments de ma vie où on peut voir de la joie sur mon visage, c'est quand je reviens du stade, et que les choses se sont bien passées. Malgré le fait que j'ai consacré ma vie à la littérature et à l'écriture, cela ne me donne pas le même type d'enthousiasme. Il est plus dilué. Une semaine après une victoire dans un derby, je suis toujours dans cet état de légère euphorie, d'ivresse. Alors, je dois célébrer cette joie, et j'écoute les radios, je lis tout ce qui a été écrit, j'écoute les interviews de joueurs qui sont des analphabètes, mais pour moi ce sont des héros.

Et il y a cet aspect héroïque qui est tel que je n'ai aucun désir de les rencontrer. Plusieurs fois, la Lazio a essayé de me présenter les joueurs, pour que je les interviewe... J'ai toujours refusé, et je refuserai toujours. Il faut préserver le mythe de la déception. L'un des matchs les plus importants de ma vie a été un Juventus-Lazio, en 2000, l'année où nous avons remporté le *scudetto*. Nous étions allés gagner à Turin, avec un but du "Cholo" Simeone. Je devais avoir 27 ou 28 ans, je suis allé à Formello, là où s'entraîne la Lazio, avec un drôle d'attelage de types déchaînés qui, comme moi, voulaient accueillir l'équipe. Il était au moins deux heures du matin. À un moment, les joueurs sortent avec leurs grandes voitures de sport. Je vois Almeida, qui était mon préféré à l'époque. Je me rapproche, et il accélère. Il a vraiment failli m'écraser avec





sa Ferrari. Ce n'est pas un bon souvenir. Les joueurs doivent rester sur le terrain. Ils ne sont pas fréquentables.

**Cette bestialité dont vous parlez, elle est liée à l'enfance?** Elle est liée à la nature humaine d'une façon générale. Nous avons un groupe d'amis, et nous nous réunissons pour "supporter contre". Nous supportons contre la Roma, surtout quand elle joue la ligue des champions, mais aussi parfois en championnat. Si on y pense, c'est très, très moche, de se réunir pour supporter contre un club de ta ville. Mais ce genre de choses, le football les permet. Ma haine pour la Roma est plus vive que mon amour pour la Lazio. De temps à autre, des romanistes, pas particulièrement chauds, me demandent: "Pourquoi on ne se verrait pas le derby

ensemble?" Non, bien sûr. Jamais. Parce que tu me dégoûtes. Parce que je voudrais te voir mort. Ce n'est pas quelque chose de ludique.

**Le foot est-il la seule chose au monde qui vous permet d'être vous-même?** C'est la seule partie de ma vie où je n'ai pas honte d'adhérer totalement à ce que je pense. Autrement, nous faisons tous semblant. Le consensus social dans sa totalité se base sur une série d'hypocrisies. Telle personne m'est antipathique mais je la fréquente pour le travail. Le livre d'un ami marche très bien, et je dois faire semblant que cela me fait plaisir, alors que cela m'embête un peu en vérité, et je sais que l'inverse est vrai. Vous connaissez cet aphorisme de La Rochefoucauld: il y a toujours quelque chose d'agréable à voir la mésaventure d'un ami. Ce

sont des choses qui ne sont pas acceptées socialement, et qu'on ne confesse pas même à soi-même. Nous vivons tous dans une fiction. Le football libère de cet aspect hypocrite, et permet ce moment où l'on peut adhérer à soi-même.

**Vous dites "nous" pour la Lazio?**

Oui. Et c'est la seule chose pour laquelle je dis "nous". La littérature, la politique, la religion, je ne dis jamais "nous". "Contre qui nous jouons?"  
Ça, je le dis.

**Ce "nous" de la Lazio inclut des gens avec lesquels vous n'êtes pas d'accord, cependant.** Oui mais le stade est le seul endroit où un sociopathe misanthrope comme moi arrive à sociabiliser. Quand je vais au cinéma tout seul, avant, pendant, après, je ne parle avec personne. Pareil au restaurant. Au stade, ça me vient naturellement. Cette année, mon frère n'a pas pu s'abonner. Je suis donc tout seul. Mais là, j'ai déjà des amis partout. Nous avons ce patrimoine commun, un patrimoine qui dépasse toutes les classes, les transperce. C'est un patrimoine de souvenirs, un album de famille avec les mêmes parents, les mêmes joies, les mêmes douleurs, les mêmes frustrations.

**Vous seriez heureux s'il y avait des matchs tous les jours, si vous pouviez vivre seulement de football?** Non, cela n'aurait plus le même goût. L'hyperconsommation footballistique a un peu ôté de la magie. Je ne regrette pas l'époque où l'on voyait un match

tous les quinze jours. Cela étant dit, lors de la dernière coupe du monde, ma compagnie était à Paris. J'étais seul chez moi. J'ai vu tous les matchs. Tous. Trois matchs par jour. Cameroun, Uruguay, tout. Ça, c'était un vrai retour à l'enfance, comme les jeux olympiques, où tu te réveillais à 4 h pour voir le 100 m. Des fois encore, je m'ennuie au stade. Des fois même, je n'ai pas envie d'y aller. J'habite très loin. Je vieillis. Je n'ai plus de scooter. J'y vais en voiture. Je me gare à 4 kilomètres du stade. Je dois marcher quarante-cinq minutes, parfois sous la pluie. Mais une fois que j'arrive, je me sens bien. C'est comme la messe. Parfois, cela ne fait pas plaisir, mais il faut y aller. C'est pareil. -FRÉDÉRIC REJUELLES

PAR LUCAS DUVERNET-COPPOLA

**Lire:** Là où l'histoire se termine (Liana Lévy).



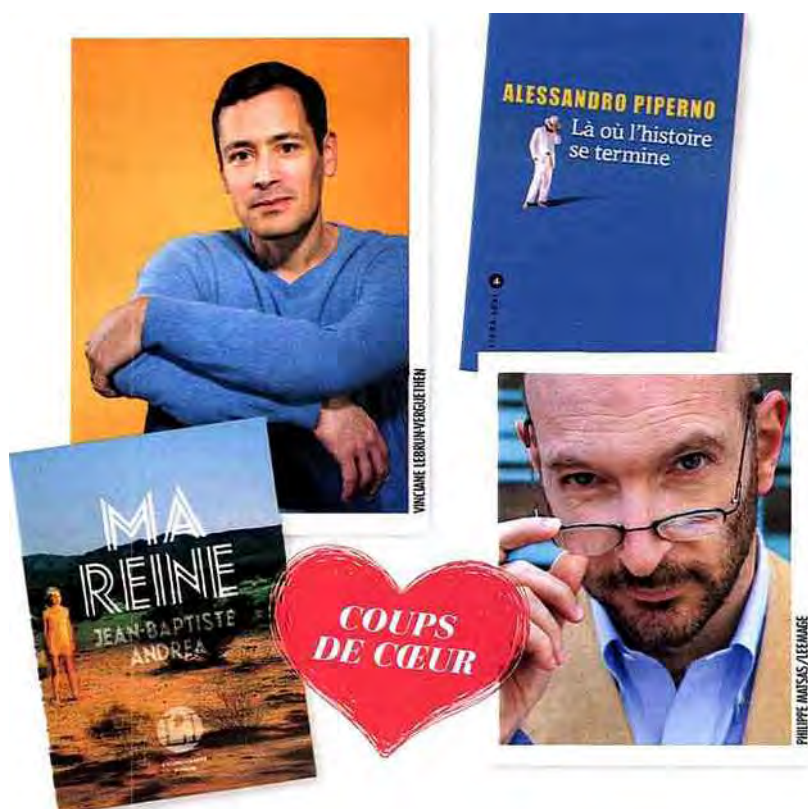
### **Le début de la fin**

Rome années 2000. L'écrivain italien à la verve corrosive s'adonne une fois de plus à une étude anthropo-familiale qui fait notre régal. Attention, addiction ! "Là où l'histoire se termine" d'Alessandro Piperno, éd. Liana Lévi.



## envie de lire

coordination FRANÇOISE FEUILLET @ Fanfan\_la\_Rose AVEC ISABELLE BOURGEOIS, EVE-MARIE BRIOLAY et NATHALIE SIX



### MA REINE

♥♥♥ C'est un grand échalas de 12 ans, « beau comme une Ferrari mais avec un moteur de 2 CV », dit son père qui tient une station-service où il ne passe jamais personne (nous sommes en 1965). Un ado simplet déscolarisé qui décide de devenir grand et de partir à la guerre, de l'autre côté de la vallée. Sur le plateau où il pensait rencontrer une armée, c'est une brindille blonde à la voix rauque qui fait son apparition. Avec Viviane, il a trouvé sa reine. Il lui obéira. Elle lui montrera des cachettes secrètes dans le maquis. Il s'étourdira des parfums de Haute-Provence... Dans ce premier roman, court et lumineux, Jean-Baptiste Andrea réussit à nous faire renouer avec les sensations de l'enfance. Un bijou d'émotion. **I. B.**

Par Jean-Baptiste Andrea, éd. *L'Iconoclaste*, 222 p., 17 €.

### LÀ OÙ L'HISTOIRE SE TERMINE

♥♥♥ Ça dérape grave chez les Zevi. Après s'être fait la malle dix ans en Californie, Matteo, le père prodigue, espère reconquérir femme et enfants... Mais pour son fils Giorgio, qui a réussi à monter seul un restaurant où se presse le Tout-Rome, pardonner les frasques paternelles n'est pas une option. Quant à sa fille Martina, dont le propre couple vacille, elle ne comprend toujours pas pourquoi sa mère n'a jamais divorcé. Cette comédie de mœurs cache bien son jeu. Ecrite avant les attentats du Bataclan, elle se montre prémonitrice. Alessandro Piperno, lauréat du prix Strega (équivalent du Goncourt), continue de tendre un miroir grossissant à la haute société italienne et met à mal la notion de filiation. La fin prend la forme d'un uppercut. Brillant et caustique. **N. S.**

Par Alessandro Piperno, éd. *Liana Levi*, 304 p., 21 €.



## CULTURE livres

La Vie aime : 🐼 pas du tout. 🐼 si vous y tenez. 🐼 un peu. 🐼 beaucoup.  
🐼🐼🐼 passionnément.

### ALESSANDRO PIPERNO Là où l'histoire se termine



**ROMAN** Quand

Matteo Zevi rentre à Rome après un exil forcé aux États-Unis, on ne peut pas dire qu'il fasse le bonheur de sa famille. Ses enfants l'évitent, peu pressés de renouer avec un père que la mafia a longtemps recherché. Seule Federica, son ex-femme, espère, à l'aube de la cinquantaine, retrouver un semblant de dignité. Même si son mari s'est remarié avec une plus jeune, évidemment. De ce combat que nous menons tous avec la normalité et les convenances, Alessandro Piperno fait la trame d'une jubilatoire comédie de mœurs familiale. Mais sous le masque de la légèreté, le subtil romancier italien nous livre une fin aussi tragique qu'inattendue. 🐼 **v.o.**

**Liana Levi, 21 €.**